

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE CHEVALIER LOUIS

## DEUXIÈME PARTIE

(Suite.)

## XIV

Le septième jour de leur arrestation, Legoff et de Morvan arrivèrent, à la tombée de la nuit, au fort du Mont-Saint-Michel.

Aucun incident digne de remarque ne signala ce long et ennuyeux voyage pendant lequel Legoff se montra d'une égalité et d'une douceur de caractère qui charmèrent l'officier ; de Morvan, absorbé par son amour pour Nativa, garda presque constamment le silence.

Un mois, un mois tout entier se passa sans amener aucun changement dans la position des deux prisonniers.

Pendant ce siècle, — car on sait combien les heures de captivité se traînent lentement et paraissent interminables, — Legoff ne sortit pas un seul instant de son inaltérable sérénité.

Le trente-deuxième jour de la captivité des deux amis, le geôlier, après avoir renvoyé ses aides qui avaient apporté le dîner, resta seul avec ses prisonniers.

— Baron, dit-il à Legoff, j'ai appris que vous étiez extrêmement riche et fort généreux. S'il m'était donné de compter sur votre discrétion, je vous procurerais peut-être un vif plaisir.

— Quel plaisir, mon ami ?

— Je vous remettrais un billet que j'ai reçu pour vous... de votre maîtresse, sans doute !

— Ah ! tu as reçu un billet pour moi, répéta le boucanier avec une parfaite indifférence : eh bien ! mon garçon, il faut porter tout de suite ce billet au gouverneur de la prison... cela te fera bien noter et servira à ton avancement !

— Tiens ! dit le geôlier, je ne me serais jamais attendu à cette réponse ! Au fait ! c'est une idée... Je m'en vais de ce pas chez M. le gouverneur.

— Va, mon garçon et bonne chance !

Le geôlier, évidemment dépité, se dirigea vers la porte : mais, au moment de l'ouvrir, il parut se raviser, et revenant vers Legoff :

— Il ne m'est plus possible d'aller trouver M. le gouverneur, dit-il, car il me demanderait pourquoi j'ai gardé si longtemps ce billet sans l'avertir, et au lieu de me récompenser, il me retirerait ma place.

— Tu as donc ce billet depuis longtemps !

— Depuis hier soir, répondit le geôlier.

— Tu as eu tort d'attendre jusqu'à présent pour accomplir ton devoir, mon garçon...

— Dame ! monsieur le baron, je comptais, je dois vous l'avouer, sur votre générosité...

— De façon que c'est à la bonne opinion que tu as de moi, que tu dois d'avoir perdu l'occasion de faire valoir ton zèle ! Allons, en conscience, tu mérites un dédommagement ! Tiens, voici dix pistoles d'or !...

— Et voici le billet ! dit le geôlier. Seulement, je vous prierai, une fois que vous en aurez pris connaissance, de le déchirer, ou mieux encore, de le brûler...

— Inutile, mon ami, je ne tiens nullement à lire ce billet : emporte-le, tu le détruiras toi-même ? Je n'ai qu'à me louer de tes prévenances, et pour rien au monde, je ne voudrais te compromettre...

— Ainsi, monsieur le baron, il faut que je vous rende vos dix pistoles ?

Au fait, tu as raison. Tu peux accepter le

prix d'un marché, mais ta délicatesse te défend de recevoir une aumône. Donne-moi ce billet.

Le boucanier décacheta le billet, plié de façon à pouvoir le tenir dans le creux d'une main, jeta les yeux dessus, sourit en haussant les épaules d'un air de pitié, et se mit à le déchirer en morceau impondérables !

— Ma maîtresse qui m'écrira, et qui m'écrira en chiffres, pour m'assurer qu'elle m'est fidèle ! C'était bien la peine de prendre tant de précautions et de déployer tant de mystère ! La première fois que l'on te priera encore, — si cela se représente, — de te charger d'un nouveau billet pour moi, tu refuseras, mon ami, entends-tu, dit Legoff au geôlier, je n'ai que faire de pareilles fadaïses.

— C'est bien, monsieur, répondit le geôlier en s'en allant d'un air maussade, je refuserai.

— Louis, s'écria Legoff lorsqu'il eût entendu les portes se refermer et que le bruit des pas du porte-clefs fut perdu dans le lointain, Louis, ton serviteur Alain est un brave garçon ; il a fidèlement averti l'armateur Cointo... Un navire nous attend... A présent, à l'œuvre ! Avant quinze jours, il faut que nous soyons morts ou libres.

A cette déclaration de son compagnon de captivité, de Morvan ne put retenir un cri de joie.

— Ah ! je comprends maintenant votre apparente résignation, qui me paraissait si inexplicable, lui dit-il ; vous attendiez !...

— Oui, mon cher Louis, j'attendais, et quoique chaque minute qui s'écoulait fit à mon cœur une cruelle blessure, je restais calme afin de ne pas augmenter votre découragement par la vue de mes souffrances. A présent que nous possédons des intelligences au dehors, et un refuge assuré en cas d'évasion, c'est avec une ardeur sans pareille que je m'associerai à vos espérances et à vos travaux.

— Avant tout, une question, cher Legoff, dit le jeune homme en interrompant le boucanier : pourquoi tout à l'heure ne vouliez-vous donc pas prendre connaissance de ce billet dont le contenu était pour nous d'une si grande importance ?

— Je tenais à éclairer un doute et à confirmer un soupçon. Depuis longtemps déjà, j'ai remarqué l'obséquieuse et suspecte complaisance de notre geôlier ; cet homme, dès qu'il franchit le seuil de notre prison, se compose un maintien, s'affuble d'un masque cesse en un mot d'être lui. Je ne sais quelles sont ses intentions, mais à coup sûr il en a de mauvaises. Observez comme son regard errant et inquiet craint de rencontrer les nôtres ! comme parfois il se trouble ! Pour en revenir à votre question, j'ai pensé, et l'événement m'a donné raison, que cet homme avait un intérêt à me faire lire ce billet. A présent quel est cet intérêt, je l'ignore !...

— Mon Dieu, un intérêt bien simple, cher Legoff, celui de gagner quelques pistoles !

— Je ne le crois pas. Un geôlier ne s'expose pas pour si peu, non-seulement à perdre sa place, mais encore à encourir une punition sévère ! Il y a dans ceci un mystère qui m'échappe encore. Maintenant vous voilà prévenu, observez les faits et gestes de notre gardien. La première fois qu'il reviendra, je commencerai sur lui mes expériences.

Les deux compagnons de captivité se mirent, après cette conversation, à minutieusement examiner l'intérieur de leur cachot : cet examen fut vite terminé et leur donna peu de peine.

L'endroit où ils étaient enfermés se composait de quatre murs en pierre de taille, d'une fenêtre étroite, garnie de lourds barreaux en fer, et élevée de vingt pieds environ au-dessus du sol.

Legoff, après avoir réfléchi un moment,

allait faire part à de Morvan de ses projets, lorsque le geôlier, — quoique cette heure ne fût pas celle de sa visite, — entra dans le cachot.

— Monsieur le baron, dit-il à Legoff, le monde s'imagine que les employés des prisons sont des gens sans entrailles et au cœur de bronze ; la démarche que je fais près de vous prouve le contraire. J'accours, au nom de ma pauvre femme malade, vous remercier de vos dix pistoles ; cet argent lui a apporté un extrême secours, elle me charge de vous assurer qu'elle vous sera reconnaissante toute sa vie de votre bienfait, et que chaque jour elle priera Dieu pour vous...

— La femme a tort d'attacher tant d'importance à un si minime cadeau.

— Pour des misérables comme nous, — car nous avons quatre enfants que ma place nourrit à peine, — dix pistoles, sont une fortune, monsieur le baron !...

— Que ne m'as-tu prévenu plus tôt de ta gêne, je me serais fait un plaisir de te venir en aide.

— Ah ! voyez-vous, monsieur le baron, c'est que, tout gueux que je suis, j'ai ma fierté, moi ! Puisque le roi me laisse exposé aux tortures de la faim, eh bien ! tant pis pour son service ! Je ne demande pas mieux que de le trahir, mais je ne veux pas recevoir d'aumône !...

— Diable ! sais-tu, mon ami, que c'est fort grave ce que tu dis là !

— Je dis ce que je pense, monsieur le baron, répondit le geôlier d'un air embarrassé.

— Ne trouvez-vous pas, chevalier, reprit Legoff en s'adressant à de Morvan, que c'est notre liberté, ni plus ni moins qu'on nous offre ?

— Eh bien ! oui, s'écria le geôlier avec force, c'est votre liberté !... La faim qui fait sortir le loup des bois rend l'honnête homme sourd à la voix du devoir ! Et puis, là, franchement, la main sur la conscience, je serais heureux, monsieur le baron, de pouvoir vous prouver ma reconnaissance !...

De Morvan, dont le cœur battait avec violence, allait prendre la parole, lorsque Legoff le prévint.

— Mon ami, dit-il au geôlier, je te remercie bien sincèrement de tes bonnes intentions à notre égard, et je dois répondre à ta confiance par un aveu : je suis beaucoup moins riche qu'on ne le croit généralement, et je serais fort en peine pour me procurer la somme sur laquelle tu comptes sans doute !

— Mais je n'ai point fixé aucune somme, monsieur le baron.

— C'est vrai, seulement, comme notre évasion te forcerait à t'expatrier, il est naturel que tu te montres exigeant. Or, je te le répète, je ne suis pas assez riche pour accueillir et satisfaire tes justes prétentions, je dois donc, quelque vif que soit mon désir de recouvrer ma liberté, repousser tes offres !...

— Mon Dieu, monsieur le baron, répondit le geôlier d'un air contrarié, rien ne prouve que votre évasion me ferait destituer ! Tous les jours des prisonniers se sauvent !... Enfin, de quelle somme disposez-vous ?...

— J'ai honte de t'avouer cela, mon ami, mais mille livres présenteraient déjà pour moi un énorme sacrifice !...

— Mille livres ! c'est un bien joli denier ! s'écria le geôlier d'un air ravi.

— Ainsi tu consentirais pour quarante louis à nous faciliter des moyens d'évasion.

— Certes, monsieur le baron, savez-vous que mille livres, c'est ce que le roi me paie en quatre ans. Oui, mille fois oui, j'accepte ! Et tenez, pour commencer, voici une liasse que j'ai apportée avec moi, — car j'étais persuadé que nous finirions par nous entendre : — mettez-vous à l'ouvrage dès aujourd'hui sans plus tarder.